Honoré d'Urfé, *L'Astrée -* Deuxième partie - Format Microsoft Word.  
Version fonctionnelle basée sur l'édition de 1621   
(*Deux visages de* L'Astrée*,* https://astree.univ-rouen.fr).  
L'original se trouve à la Bibliothèque municipale de Versailles  
(Rés. Lebaudy in-12° 416).

**L'Astrée d'Honoré d'Urfé  
Deuxième partie**

**Livre 9**

Édition de 1610, p. 563.   
Édition de Vaganay, p. 355.

[ II, 9, 558 ]

  Cependant que Léonide et la vénérable Chrisante allaient cherchant quelque lieu commode pour s'asseoir, elles aperçurent à travers le bois des Bergères qui venaient vers elles, car les arbres qui étaient fort hauts et assez éloignés les uns des autres, leurs troncs fort élevés et sans avoir guère de branches basses, et la terre sans ronces ni autre menu bois, ne pouvaient empêcher que la vue s'étendît fort loin et que l'on ne vît ce qui était par delà les arbres. Au commencement qu'elles furent aperçues et que Léonide demanda qui elles étaient, il n'y eut personne qui le sut dire ; mais s'étant approchées, Hylas, qui

[ II, 9, 559 ]

était parmi elles fut incontinent reconnu, et bientôt après les Bergères qui étaient Palinice, Circène et Florice, avec lesquelles il s'était amusé, les ayant rencontrées sur son chemin, sans se souvenir de l'écritoire qu'il allait querir. Et n'eût été qu'elles lui demandèrent d'où il venait et où il allait, il ne pensait plus à ce qu'il avait à faire, mais cette demande l'en fit ressouvenir. Et les ayant priées de l'attendre, il s'encourut prendre l'écritoire, et les ayant retrouvées, leur fit entendre les cérémonies du Tombeau de Céladon, auxquelles elles désirèrent d'assister, mais elles arrivèrent trop tard. Léonide, qui avait su déjà qui elles étaient, voulut les attendre, et Hylas qui ne demeurait jamais muet, élevant la voix, s'en venait chantant ces vers, à haut de tête :

SONNET.   
Qu'il ne faut point aimer sans  
être aimé.

Quand je vois un amant transi,   
Qui languit d'un amour extrême,  
L'œil triste et le visage blême,   
Portant cent plis sur le sourcil,   
  
Quand je le vois plein de souci,   
Qui meurt d'Amour sans que l'on l'aime,   
Je dis aussitôt en moi-même : - C'est un grand sot d'aimer ainsi.

[ II, 9, 560 ]

Il faut aimer, mais que la belle  
Brûle pour qui brûle pour elle,   
Ou bien c'est pure lâcheté.  
  
L'Amour de l'Amour est extraite ;  
La charge n'est jamais bien faite,   
Qui penche toute d'un côté.

  À ces dernières paroles, ces étrangères furent si proches de Léonide et de Chrisante, qu'ayant su de Hylas qui était la Nymphe, elles l'allèrent saluer et Chrisante aussi, après que Léonide leur eût fait savoir qui elle était. Et parce qu'Hylas apportait l'écritoire, et que Phillis en riait : - Pensez-vous, dit-il, Bergère, que je ne sois venu en Forez que pour servir les morts ? Tircis, qui n'a autre affaire, y peut bien employer le temps, mais c'est en quoi Hylas s'entend le moins ; et pource ne trouvez étrange que, par une honnête permission, je vous dise que si vous ne me voulez tel que je suis, vous n'espériez pas de me changer sur mes vieux jours. Phillis qui avait bien d'autres choses en la tête : - Je te jure, dit-elle, Hylas, que si tu étais d'autre humeur, je ne t'aimerais pas tant que je fais. Mais tout ainsi que je ne dois pas espérer de te changer, aussi ne faut-il pas que tu penses de me rendre autre que je ne suis ; et pource, quand je voudrai rire, permets que je rie, et que je me taise quand je ne voudrai pas parler, et j'en ferai de même te laissant en tes humeurs.

[ II, 9, 561 ]

Avec cette franchise nous vivrons tous deux bien contents, et sans guère de peine. - Ah ! ma maîtresse, dit-il, que je vous aime, mais plutôt que je vous adore, puisque vous êtes de cette humeur ! Je ne pensais pas en pouvoir jamais rencontrer une telle ! Et en disant ces paroles il lui tenait les jambes embrassées, et la voulait porter en ses bras, dont elle se défendait. Chacun riait de voir la peine de Phillis et l'humeur du Berger. Et cependant Léonide et Chrisante, ayant trouvé un lieu qui leur semblait commode, prirent leurs places ; car quant à Paris, il était toujours auprès de Diane, qui n'était point un petit déplaisir à Silvandre, n'osant l'approcher pour le respect qu'il lui voulait rendre. Cela fut cause qu'étant privé du bien de sa parole, afin d'avoir celui de sa vue, il fut contraint de se mettre vis-à-vis d'elle. Et lors chacun s'étant assis, Palémon et Adraste choisirent leur place au-devant de Doris, où ils se mirent tous deux à genoux, sans vouloir s'en ôter, quoi que la Nymphe ou la vénérable Druide leur puissent dire. Enfin la Bergère commença de parler en cette sorte par le commandement qui lui en fut fait :

[ II, 9, 562 ]

HISTOIRE  
DE DORIS ET PALÉMON.

  J'ai toujours eu cette opinion, grande et sage Nymphe, et vous, vénérable Chrisante, que s'il y avait quelque chose entre les hommes qui les peut obliger les uns aux autres, ce devait être l'amitié ; et si cela est vrai ou faux, j'en laisserai le jugement à celles qui ont été aimées. Tant y a que, suivant cette croyance, après l'avoir été longuement de ce Berger, je pensai d'être en quelque sorte obligée de lui rendre amitié pour amitié. Il est vrai que comme d'ordinaire les commencements sont toujours peu de chose à la naissance de cette bonne volonté, je ne jugeais pas qu'elle pût jamais devenir telle que je l'ai depuis ressentie. Mais elle prit insensiblement une si profonde racine par une longue conversation que, quand je m'en aperçus, il ne fut plus en ma puissance de m'en défaire ; et par ainsi je l'aimai de façon que, s'il m'avait rendu la première preuve de son affection, je lui témoignai depuis mon amitié en tant de sortes que comme je ne voulais point douter de la sienne aussi ne le pouvait-il de celle qu'il désirait de moi, pour le moins avec raison. Toutefois je ne sais comment pour mon malheur, quand il en fut plus assuré, ce fut lorsqu'il me fit paraître

[ II, 9, 563 ]

d'en avoir plus de méfiance, si bien que ce ne lui fut pas assez de me retirer de la fréquentation de tous ceux que j'avais accoutumé de voir, mais voulait encore que tous les autres fussent privés de la mienne, ne se contentant plus que je ne visitasse une seule de mes compagnes, mais si quelqu'une me venait trouver, ce lui était chose insupportable.   
  Voyez quelle offense il me faisait ayant une si mauvaise opinion de moi par sa jalousie ! Et jugez, pour Dieu ! en quelle extrême tyrannie son amitié s'était changée, et toutefois, plutôt que de lui déplaire, j'élus de perdre entièrement la bonne volonté de toutes mes voisines que de lui donner quelque mauvaise satisfaction de moi. Les Dieux savent avec quelle peine je le pus, non pas que je n'eusse un très grand contentement de faire chose qui lui fût agréable, mais si fallait-il m'y conduire avec une grande contrainte et avec une prudence qui ne fût pas moindre pour ne donner occasion de mécontentement à celles que j'éloignais de ma compagnie. J'y parvins le plus doucement qu'il me fut possible, et le contentai, de sorte qu'il semblait que j'eusse quelque maladie contagieuse tant je demeurais retirée des Bergers et des Bergères qui me soulaient pratiquer. Que si cette jalousie procédait de l'affection qu'il me portait, n'était-il pas pour le moins obligé de faire autant pour moi qu'il me contraignait de faire pour lui ? Mais au contraire durant tout ce temps de ma vie que je puis bien appeler sauvage (car véritablement telle étais-je devenue

[ II, 9, 564 ]

pour lui être agréable) de tout le jour je ne le voyais qu'un moment, mais je dis un moment si bref qu'en vérité je ne faisais que le voir, ne me donnant ni la commodité ni le loisir de lui pouvoir dire presque une parole, sans que le cruel considérât que, puisque pour lui je me privais de tout autre, s'il ne pouvait être tout le temps à moi, il le devait être pour le moins la plus grande partie. Et jugez si je n'ai pas occasion de dire que son affection s'était changée en Tyrannie, puisqu'encore il pensait que je lui en dusse de retour, imitant en cela les avares qui, au commencement retranchent leur dépense sous ombre d'être bons ménagers, et enfin viennent à une telle épargne qu'ils s'ôtent à eux et à ceux qui les servent les moyens de pouvoir vivre. Car je crois bien que sa vie n'était pas plus agréable que la mienne, sinon en tant que la sienne était volontaire. Et voyez si je l'aimais, et si j'étais bonne. Il usa de cette tyrannie sur moi, sans que j'en murmurasse jamais, aussi longuement qu'il lui plut ; et si jamais il ne l'eût quittée, jamais je ne m'en fusse soustraite, et la dernière preuve que je lui rendis de mon obéissance (car telle la puis-je dire, et non pas seulement affection) fut telle qu'elle devait être plus que capable de lui ôter toutes ces fâcheuses et étranges humeurs.  
  Il faut que vous sachiez, grande Nymphe, que je suis demeurée fort jeune sans père et sans mère, entre les mains d'un frère qui, pour avoir plus d'âge que moi, et pour l'amitié qu'il m'a toujours fait paraître, m'a tenu jusques

[ II, 9, 565 ]

ici lieu de père, soit en la conduite de ma personne ou en celle de mon bien, ayant reçu en toutes les occasions qui se sont présentées tant de bons offices de lui, que je puis en cela lui donner nom de père. Étant tel, jugez s'il fallait, et si la raison même ne me commandait que je me conformasse le plus qu'il m'était possible à toutes ses humeurs et volontés, et s'il y avait apparence que je le dusse contrarier. Palémon toutefois, sans considération de toutes ces choses, voulait qu'absolument je m'en retirasse ; non pas que je sortisse de sa maison, car il ne voyait lieu où je pusse aller, mais oui bien que, dédaignant ce qui le contentait, je ne fisse point d'état de ceux qu'il aimait, voire leur défendisse ma vue. Ceux qui ont été sous l'autorité d'autrui sauront si cela est faisable ou non, toutefois pour lui faire connaître qu'il ne voudrait jamais témoignage de mon amitié que je ne m'efforçasse de lui rendre, encore entrepris-je de le satisfaire en ceci. Mon frère aimait entre tous ses voisins un Berger qui s'appelait Pantesmon, homme à la vérité qui avait toutes les bonnes conditions qui peuvent rendre une personne agréable. Il était sage, courtois, plein de respect, officieux, courageux et bon ami, et, surtout parmi les Bergères, le plus discret de tout le hameau : ces qualités convièrent mon frère à l'aimer, et l'amitié rapporta une si ordinaire pratique entre eux que malaisément se voyaient-ils l'un sans l'autre. Or il faut que j'avoue

[ II, 9, 566 ]

qu'encore qu'il eût de l'amitié pour mon frère autant qu'il en pouvait avoir, toutefois l'amour ne laissa de trouver place en son cœur ; car je ne sais s'il remarqua quelque chose qui lui plut en moi, ou si la familiarité qu'il avait avec le frère fit naître de la bonne volonté pour la sœur, tant y a qu'il est vrai que je reconnus bien qu'il m'aimait. Et voyez si je ne vivais pas franchement et comme je devais avec Palémon : aussitôt que j'en eus connaissance, je lui dis, et lui allais par après racontant toutes ses actions, et toutes les démonstrations d'amitié que je remarquai en lui. Si j'eusse eu quelque dessein, jugez si j'en eusse usé de cette sorte. Ô Dieux ! Quel respect, quel honneur et quelle soumission me rendait ce Berger ! Ses mérites et son affection étaient bien dignes d'être aimés et mêmes accompagnés de la volonté que mon frère en avait qui, comme j'ai connu depuis, faisait dessein de nous marier ensemble. Mais que je ne puisse de ma vie avoir bien, si jamais j'eus seulement opinion que je lui pusse vouloir du bien plus particulièrement qu'aux autres amis de mon frère ! Au contraire, je recevais sa recherche avec plus de froideur que de plusieurs autres. Car sachant qu'il avait de l'amour pour moi, il me semblait que de le souffrir sans peine, c'était faire tort à l'affection de Palémon, au lieu que les autres, n'y étant poussés que de la civilité, ne pouvaient me faire cette offense. Ce fut à celui-ci que Palémon voulut que je défendisse

[ II, 9, 567 ]

de me voir. Considérez comme je le pouvais bien faire ! Aussi, si Pantesmon n'eût eu plus de volonté de m'obéir que ce Berger de raison en ce qu'il demandait, je ne sais comme, à ce coup, j'eusse pu lui satisfaire, car en quelle sorte lui pouvais-je interdire la maison de mon frère qui l'aimait peut-être autant et plus qu'il ne m'aimait pas ? Toutefois quand je le retirai à part, et que je lui fis savoir ma volonté : - Non seulement, me dit-il, je vous veux faire paraître que je vous aime par les effets de mon amitié, mais par ceux aussi de votre haine. Vous me bannissez sans raison de vous, et je veux que le tort que vous avez en cela vous rende témoignage de mon affection, vous faisant voir combien vous avez de pouvoir sur moi, puisque, sans murmurer, je vous obéis en un commandement tant injuste. Je me retirerai donc de votre vue pour vous contenter. Il est vrai que, perdant ce bonheur, je ne perdrai jamais l'affection que je vous porte, encore que je la doive éprouver infructueuse tout le reste de ma vie. Aussi ne vous ai-je jamais aimée que pour vous aimer. - Pantesmon, lui dis-je, l'entière puissance que vous me donnez sur vous me fait avoir plus de regret de vous éloigner de moi que je n'eusse pas estimé. Et suis bien marrie que vous m'ayez trouvée en état que je ne puisse disposer de ma volonté ; car vos mérites et l'affection que vous me faites paraître me font avoir du déplaisir de ne pouvoir davantage pour vous. Mais croyez-moi pour véritable, et soyez assuré

[ II, 9, 568 ]

que ce n'est point sans raison ni sans regret que je vous fais cette prière. Si vous pouviez avoir quelque espérance en moi, vous auriez plus de sujet de vous fâcher ; mais puisque cela n'est pas, quel plaisir auriez-vous, si vous m'aimez, de me rendre misérable sans qu'il vous en revienne autre avantage que mon déplaisir ? - Il ne faut point, me répondit-il, que vous me le persuadiez avec plus de paroles ; mon affection, qui tient entièrement le parti de votre volonté, m'en représente plus que je ne vous saurais dire. Je ferai jusques à la mort tout ce que vous m'ordonnerez, sans autre dessein que celui de vous obéir. Toutefois si mon affection, si mes services et si mon obéissance en cette dernière action doivent espérer quelque chose de plus avantageux que d'être chassé de votre présence sans aucune démonstration d'amitié, je vous supplie, et si toutes ces choses n'ont point de pouvoir envers vous et que ma considération ne soit point assez forte, je vous conjure par ce que vous aimez le plus et qui peut-être est cause que vous me bannissez ainsi, que, pour la fin de mon espoir et pour la dernière importunité que vous recevrez de cet infortuné amant, vous me permettiez qu'en vous disant ce dernier et éternel Adieu, je puisse vous baiser et la bouche et le sein. Je rougis certes, ô grande Nymphe, en le racontant (dit-elle, se mettant une main, de honte, sur le visage) mais il faut que je l'avoue, il est vrai, je le lui permis, me semblant

[ II, 9, 569 ]

que sa bonté m'y obligeait, et de plus que j'eusse fait tort à l'amitié que je portais à Palémon, si je n'eusse accordé la requête qu'il me faisait en me conjurant par lui. Incontinent après, il partit, et depuis il ne s'est jamais trouvé en lieu où il m'ait pu voir.  
  Or toutes ces preuves de mon amitié n'étaient-elles capables d'obliger à jamais envers moi cet ingrat et méconnaissant Berger ? Et toutefois il advint au contraire ; car tant s'en fallut qu'il m'en sut gré, que, depuis, je ne le vis plus, je ne dirai pas comme amant, mais non pas même comme ami. Je voulus savoir l'occasion de sa retraite, et une de mes plus fidèles amies qui l'alla trouver de ma part ne me rapporta autre réponse de lui que ce mot :

Amour chasse l'Amour comme un clou chasse l'autre.

  Je jugeai alors deux choses : la première, qu'étant devenu amoureux de quelque autre Bergère, il avait par cette seconde amour chassé la première qu'il me portait ; et l'autre, qu'avec mépris il me conseillait d'en faire de même. Si cela me fut fâcheux à supporter, je n'ai point affaire de le redire, et m'en tairai quand ce ne serait que pour ne fortifier point davantage ce glorieux Berger en la bonne opinion que sa vanité lui donne. Mais fasse le Ciel que nos plus grands ennemis en ressentent les moindres traits ! Or étant ainsi délaissée, encore qu'il me fût infiniment nécessaire de m'armer contre cet accident de quelques bonnes et fortes armes, si ne voulus-je me servir de celles que cet ennemi

[ II, 9, 570 ]

m'avait envoyées, tant pour les juger honteuses que pour ne me prévaloir de chose qui vînt d'une personne à qui j'avais si peu d'occasion de vouloir du bien ; outre que les méprisant comme siennes, je les croyais indignes de moi et infidèles, aussi bien que j'estimais leur inventeur perfide. Je recourus donc à d'autres qui étaient plus tardives certes en leurs effets, mais aussi plus selon mon humeur, qui furent celles du temps ; le temps, dis-je, fut l'arme et celui même qui m'enseigna de me servir de cette arme. Le temps fut mon Médecin et ma Médecine. Et, à la vérité, selon la coutume des choses qui se font lentement, le bien de cette guérison n'a pas été pour un jour, ni la défense de ces armes pour un assaut seulement, mais, Dieu merci ! pour le reste de ma vie. Je dis Dieu merci ! avec beaucoup de raison. Car, grande Nymphe, quand je repasse par ma mémoire la vie que j'ai faite tant que ce perfide a montré de m'aimer, et que je me représente celle où je suis à cette heure, il faut par force que j'avoue qu'il m'a plus obligée en me trahissant que Pantesmon en m'obéissant ; car ce n'était pas vivre, mais être esclave, que de demeurer en l'état où sa Tyrannie me retenait.  
  Or ce déloyal étant, comme je crois, envieux de la douceur de ma vie, ou n'étant pas content d'avoir triomphé une fois de moi, a voulu rebâtir ses trahisons. Et comme au commencement il me surprit par soumissions et par de très grandes démonstrations d'une violente amitié, il a cru en pouvoir faire de même

[ II, 9, 571 ]

à ce coup. Et c'est pourquoi vous le voyez, ô grande et sage Nymphe, à genoux devant moi, usant des paroles telles que ceux qui aiment véritablement ont accoutumé de dire. Mais il n'a pas considéré que, m'étant reconnue plus faible de ce côté-là que de tout autre, j'ai tâché de m'y fortifier davantage, et me semble que son opiniâtreté devrait être désormais vaincue par la résistance que je lui ai faite, si ce n'était que, comme je crois, qu'il aime mieux se travailler et me déplaire que de vivre en repos ; et semble qu'il chérisse davantage ce qui m'ennuie que ce qui lui peut être profitable. Il continue donc ses feintes, et renouvelle, au lieu d'Amour, un si âpre dédain en mon âme que sa vue m'est plus insupportable que sa perfidie ne me le fut jamais, et faut avouer qu'il vient fort bien à bout de son dessein, si son dessein est de me déplaire. Que si cela n'est pas, comme il jure et comme il tâche de me persuader, et que, par juste punition des Dieux, il ait véritablement rallumé sa flamme éteinte, à qui faut-il qu'il s'en prenne qu'à lui-même, puisqu'il est le seul auteur de son mal, et que c'est lui qui s'est préparé ce supplice sans que j'y aie rien contribué du mien, non pas les vœux seulement ? J'avoue qu'en me vengeant de la méchanceté qu'il m'a faite, et que, se châtiant de sa perfidie par les mêmes armes dont il m'avait offensée, il est homme plus juste qu'il n'est bon Amant. Mais pourquoi m'accuse-t-il de

[ II, 9, 572 ]

sa peine, moi, dis-je, qui ne veux pas même avoir mémoire qu'il soit au monde ? Ou pourquoi veut-il que je lui remette les armes en la main, desquelles, en pensant me blesser, il s'est offensé lui-même ? C'est une trop lourde imprudence de chopper deux fois contre un même bois. Il ne doit point espérer cela de moi, qui ai les images de ma vie passée trop vives encore en l'âme pour ne les voir point toutes les fois que je tourne les yeux sur lui. Qu'il se retire donc et me laisse jouir du bonheur qu'il m'a lui-même acquis, quoique ç'ait été avec un dessein bien contraire. Mais si le ciel, selon sa coutume, a tiré du mal qu'il me préparait un si grand bien pour moi, qu'il ne soit point marri si j'en jouis, et si je sais mieux me prévaloir de la faveur qu'il m'a faite en cela que lui de celles que je lui ai faites par le passé, et qu'il juge et confesse que, justement, le Ciel a pris la cause et la défense de mon innocente amitié contre la personne la plus ingrate et la plus perfide qui ait jamais été bien aimée. Que si, comme les joueurs qui perdent, il demande quelque chose pour sa dernière main, voici, sage et grande Nymphe, tout ce que je puis pour lui : Je lui avouerai que je suis assez satisfaite de son ingratitude, que je lui quitte l'offense, que la vengeance qu'il m'a faite me plaît, voire, afin qu'il se retire entièrement de moi, que j'ai pitié de son mal, mais que cela lui suffise, et qu'il ne m'importune plus.   
  Ainsi finit la Bergère avec une telle émotion que la couleur qui lui en était venue au visage la rendait plus belle qu'elle ne soulait être.

[ II, 9, 573 ]

Et lorsque Léonide connut qu'elle ne voulait rien dire davantage, elle fit signe à Palémon de répondre s'il avait à dire quelque chose contre ce qu'elle leur avait fait entendre. Alors le Berger se relevant, après avoir salué la Nymphe, lui parla de cette sorte :

RÉPONSE  
DU BERGER PALÉMON.

  Grande Nymphe, je connais bien être très véritable ce que j'ai toujours ouï dire de la divinité : que jamais les Dieux et Déesses n'entrent en un lieu sans y faire quelque bien, puisque vous, qui, par votre mérite et votre condition, en représentez l'image parmi nous, n'avez presque été plutôt en ce lieu que me voilà détrompé et sorti de l'erreur où j'ai si longuement vécu, si toutefois on peut appeler vie ce qui rapporte plus de mal que la mort même. J'avoue que tout ce que cette belle Bergère vient de vous raconter est véritable, et que je lui ai plus d'obligation encore qu'elle ne saurait dire ! Mais si faut-il qu'ayant ouï de sa bouche ce qu'elle vient de me reprocher, je me plaigne que le Ciel, comme envieux de mon aise, m'ait caché la plus grande partie de mon bonheur. Et croirais d'avoir plus d'occasion de m'en douloir et de l'accuser d'injustice, si je ne connaissais

[ II, 9, 574 ]

bien que c'est ainsi que tous les hommes sont traités, afin qu'il n'y ait point ça-bas de parfait contentement. Toutefois, si faut-il que l'on me permette de me douloir du tort que cette belle Bergère a fait à l'amitié qu'elle m'avait promise, puisqu'elle ne peut trouver occasion de se douloir de la mienne que par le soupçon, et se déguisant à mon désavantage ce qu'au contraire elle devait prendre pour plus grande assurance de mon affection. Mais comment, ô Amour, m'oserai-je plaindre d'elle, puisque tu me commandes de ne trouver mauvais chose qu'elle veuille faire ? Je n'userai donc point de plainte, car mon cœur ne la dédira jamais en rien. Mais, ô sage Nymphe, j'essaierai, en vous disant la vérité, de vous faire entendre que Palémon sait aimer, et que c'est sans raison que Doris a cru le contraire. Et pour commencer, et ne point user de longs discours, elle avoue que je l'ai aimée et qu'elle m'a aimé, mais que me reproche-t-elle pour avoir sujet de rompre cette amitié ? Que j'ai été jaloux, et je confesse que je l'ai été ; mais si elle m'a aimé, ainsi qu'elle dit, pour avoir reconnu que je l'aimais, comment a-t-elle eu agréable mon amitié et non point l'effet de mon amitié ? Si tous ceux desquels elle était vue me donnaient de la jalousie, et si leur conversation, leurs paroles, voire leurs regards même étaient soupçonneux, n'était-ce un très certain témoignage que je l'aimais infiniment ? Elle dit toutefois que de douter d'elle, c'était l'offenser et en faire un sinistre jugement. Ah ! grande Nymphe, si cette

[ II, 9, 575 ]

Bergère savait aussi bien aimer que ses yeux se savent faire adorer, ne dirait-elle pas plutôt que c'était une extrême amour et la trop bonne opinion que j'avais d'elle qui me le faisaient faire ? Car si je ne l'eusse crue digne d'être servie de tous, comment eussé-je cru que tous l'eussent servie ? Mais si je n'eusse eu cette créance, comment eussé-je été jaloux de chacun ? Cette jalousie donc, ô belle Doris, n'est point un moindre signe d'affection et d'une très violente amour que les soupirs et les larmes dont les amants vont noyant les mains de leurs bien-aimées, puisqu'elle naît de la connaissance de la perfection de la personne que l'on aime, et les soupirs et les larmes procèdent le plus souvent de la cruauté seulement qu'ils trouvent en elle, ou du tourment qu'ils en ressentent. Connaissant donc, grande Nymphe, que j'étais jaloux, ne devait-elle pas augmenter la bonne volonté qu'elle me portait pour balancer en quelque sorte la pesanteur que j'allais ajoutant à la mienne ? Au contraire, qu'est-ce que sa cruauté, ou pour le moins sa méconnaissance, lui conseilla de faire ? Vous l'oyez de sa propre bouche. Elle se délie de cette étroite amitié que tant de services, que tant de connaissances d'une vraie affection, devaient avoir rendue indissoluble, et pour s'en donner quelque prétexte se figure des refroidissements de mon côté, et des nonchalances, qui, hélas ! n'étaient qu'en son opinion. Elle dit qu'en ce temps-là je ne demeurais guère auprès d'elle. Quand je considère

[ II, 9, 576 ]

ce reproche, il faut enfin que j'avoue que toutes les actions peuvent être soupçonnées contraires au dessein de celui qui les fait, puisque les effets mêmes qui s'en produisent ne sont le plus souvent aperçus de ceux qui y ont le plus d'intérêt. Si je vous demande, ô belle Doris, quelle opinion vous avez eue de moi dès le commencement que ma fortune m'appela près de vous, pour ne vous contredire, je m'assure que vous avouerez que je vous ai aimée et servie avec tant d'affection que jamais Berger ait pu aimer ou servir. Or maintenant, n'ayez point désagréable, je vous supplie, que devant cette grande Nymphe et cette vénérable Druide, je vous conjure de dire quelle a été la Bergère pour qui je vous ai changée, et à qui vous m'avez vu rendre du devoir, ou seulement l'avez ouï dire ? Que si vous n'en savez point, et si vous confessez que mon affection n'a point été distraite ailleurs, pourquoi vous plaignez-vous, et pourquoi avez-vous soupçonné mes actions tout au contraire de mon dessein ? C'était, ce me semble, très mal conclure à vous : Palémon m'a aimée, mais parce qu'il ne me voit pas si souvent que de coutume, il ne m'aime plus. Tant s'en faut, n'étiez-vous point plus obligée par les lois de l'amitié de dire : Si mon Berger ne me voit point si souvent que de coutume, je sais que c'est quelque nécessaire contrainte qui l'empêche. Compatissant ainsi au mal que je souffrais éloigné de votre présence, et jugeant autrui par vous-même, vous n'eussiez pas offensé si cruellement celui qui

[ II, 9, 577 ]

n'offensa jamais l'affection qu'il vous a promise. Mais, me direz-vous, que voulaient donc signifier ces demi-moments qui à peine vous pouvaient retenir auprès de moi, au lieu qu'auparavant les jours les plus longs ne vous pouvaient pas contenter ? Je le vous dirai, ô sage Nymphe, et je m'assure qu'en m'écoutant vous ne ferez point un si sinistre jugement de moi que cette belle a fait de ma fidélité, et seulement je la supplie de se ressouvenir de la vie que je menais en ce temps-là, et parmi quelles compagnies on me voyait demeurer.   
  Je puis dire avec vérité, ô grande Nymphe, que jamais homme n'a vécu plus sauvagement que moi, non pas même ceux qui font profession de ne demeurer que parmi les rochers et les déserts, sinon durant les moments que mon affection me contraignait une fois le jour de la voir. Car dès que la clarté commençait de paraître, je sortais de ma cabane, et, loin de toutes compagnies, je ne revenais que la nuit ne fût close, demeurant quelquefois caché dans les antres les plus retirés, et quelquefois dans le plus haut des montagnes, tellement seul que rien que mes pensées ne pouvaient me trouver ; mais elles ne tenaient aussi si bonne compagnie qu'elles me contraignaient bien souvent de me mettre en lieu d'où je pusse voir l'endroit de sa demeure, me semblant que les heureuses murailles où elle était me rapportaient une espèce de consolation qui n'était pas petite, sans que rien me retirât de cette sorte de vie, non l'amitié de mes voisins, non le devoir de mes parents, non

[ II, 9, 578 ]

le souci de mes troupeaux bien aimés, ni, bref, que l'on peut dire de moi, sinon le seul désir de sa vue dont je jouissais tous les jours une fois, mais si peu de temps, à mon grand regret, que, quand je m'en retournais, il me semblait que je ne faisais que d'y arriver. Et toutefois celle qui se deult de cette vie en était la seule cause, et l'extrême affection que je lui portais m'empêchait de la lui découvrir.   
  Or, sage et grande Nymphe, j'ai toujours eu cette opinion que celui qui aime comme il doit avoir plus cher l'honneur de la personne aimée que le contentement qu'il en peut retirer. La malice des hommes mal pensants, n'ayant jamais été si faible qu'elle n'ait toujours trouvé sujet de s'employer où il lui a plu, ne fit en ce temps-là plus de grâce à notre amitié qu'elle a accoutumé de faire à toutes les autres plus remplies de vertu, de sorte que notre ordinaire fréquentation fut désapprouvée, et donna sujet à ces malins d'en parler assez mal à propos, si sourdement toutefois que les auteurs de ces impostures, quelque diligence que j'y employasse, me furent toujours de sorte inconnus que je ne pus trouver à qui m'en prendre. Que pouvais-je faire en cela ? D'entreprendre un bien long voyage ? Je n'étais pas maître entièrement de mes actions. De cesser de l'aimer ? J'eusse plutôt cessé de vivre. Puis donc que notre trop grande pratique était celle qui donnait quelque apparence de vérité à leur médisance, à quoi me devais-je plutôt résoudre qu'à l'interrompre

[ II, 9, 579 ]

pour quelque temps, et à payer ainsi plutôt aux dépens de mon contentement que de sa réputation la faute de ces méchantes âmes ? Que si elle se plaint que je ne lui en aie rien dit jusques à cette heure, qu'elle se plaigne aussi que je l'ai trop aimée, car véritablement ç'a été pour l'avoir trop aimée que j'ai plutôt choisi de me priver du bonheur de sa vue, voire même la laisser en doute de mon affection, que de lui dire l'occasion qui me faisait vivre avec elle de cette sorte, de peur de lui faire part de l'ennui que j'en ressentais, sachant assez qu'elle qui avait toujours si curieusement conservé sa vie exempte de ces calomnies ne les saurait supporter qu'avec de trop grands déplaisirs.   
  Or considérez, grande Nymphe, par ce véritable discours, si tels effets se voient parmi les vulgaires affections, et de là prenez connaissance, s'il vous plaît, de quelle qualité doit être la mienne, et si, étant telle, c'était sans raison qu'elle demandait à cette Bergère de grandes preuves de la sienne, puisque l'Amour ne se paye qu'avec l'amour. Et toutefois ce qui advint de Pantesmon, qui est, ce me semble, le plus grand sujet de plainte qu'elle ait contre moi, ne procéda pas seulement d'une jalousie mal fondée, comme elle dit, mais de beaucoup de raison. Car ainsi qu'elle vous a avoué, ce Berger est tel, et a tant de bonnes conditions qu'il est plus croyable que celle qu'il recherchera le doive aimer que mépriser. De plus, l'amitié que son frère lui portait ne m'était point suspecte sans cause, mais encore

[ II, 9, 580 ]

plus, le bon accueil qu'elle lui faisait, qui, à la vérité était tel, qu'ayant, comme elle dit, si bien reconnu ma jalousie par le passé, elle avait plus de tort d'en user ainsi que moi de penser quoique ce fût à son désavantage ; et de fait, qu'elle dise si cela ne fut pas cause que tout ouvertement on parlait de leur mariage. Si, oyant ces nouvelles, je n'eusse point été ému, n'eussé-je pas plus offensé notre amitié qu'elle son frère, en faisant ce que je requérais ? Que si l'amitié a plus de privilège que l'amour, elle a bien quelque occasion de se douloir de moi. Mais si cela n'est pas, pourquoi trouve-t-elle étrange que mon amour ait voulu triompher de l'amitié qu'elle portait à son frère ?   
  Et c'est d'ici, grande Nymphe, que tous mes malheurs ont pris leur origine. Car lui reprochant la bonne chère qu'elle faisait à ce Berger, elle me répondit que l'amitié que son frère lui portait en était cause ; mais quand je lui répliquai que le bruit de leur mariage était si commun qu'il m'était impossible de vivre tant qu'il continuerait et que je verrais le contentement de qui elle préférerait. - Et à quoi est-ce (me dit-elle, en changeant de visage) que votre bizarre soupçon me veut encore contraindre ? - Vous le nommerez, lui dis-je, comme il vous plaira, mais je n'aurai jamais repos que je ne voie ce Berger éloigné de vous. - Et bien (me dit-elle d'une voix toute altérée) je vous contenterai encore en ceci, et Dieu veuille que ce soit la dernière fois que vous prendrez de semblables humeurs. Elle proféra de sorte ces

[ II, 9, 581 ]

paroles qu'elles redoublèrent beaucoup plus mon soupçon que si elle m'eût avec quelque excuse entièrement refusé. Ce qui me fit résoudre d'en apprendre une fois en ma vie la vérité, et pour m'en éclaircir mieux, je ne voulus me fier qu'à mes yeux propres. Ô malheureuse méfiance ! Ô dommageable résolution qui depuis m'a coûté tant d'ennuis, de travaux et de larmes ! En ce dessein donc, j'épie le temps que Pantesmon la vint trouver en sa chambre, car de fortune ce jour elle tenait le lit, fût de déplaisir, fût pour quelque légère maladie. Et passant par une montée dérobée qui entrait dans le logis, je vins par un passage caché me mettre dans un cabinet dont la porte répondait sur le lit. Mon malheur fut tel que, par la fente des ais, je pus voir tout ce qu'ils firent, mais pour être trop éloigné, je n'en ouïs une seule parole. Je vis donc, et trop certes pour mon contentement, que le Berger s'assit d'abord sur le pied du lit, et après lui avoir pris la main qu'il baisa plusieurs fois sans résistance, parla fort longtemps la tête nue. Je vis qu'elle lui répondait, et à ce que je pouvais remarquer à son visage, ce n'étaient point paroles de courroux. Que si la fortune m'eût permis de voir aussi bien celui de Pantesmon, peut-être y eussé-je aperçu quelque mécontentement qui m'eût contenté, mais il me tournait presque le dos pour lui parler plus bas. Et lorsque j'étais en cette peine, je vis que tout à coup il se jeta à genoux, et elle se releva un peu sur le lit, et après se pencha et le baisa. Dieux ! Quel coup de couteau

[ II, 9, 582 ]

reçus-je, mais plus encore quand le Berger, ne se contentant point de ces extraordinaires faveurs, lui découvrit le sein, et sans résistance le lui baisa. Amour, quel devins-je ! mais, ô Dieux, quel devais-je devenir ! Je ne sais comme je pus le souffrir et vivre, si ce n'est que tout ainsi que mon affection était celle qui m'en faisait avoir de si extrêmes ressentiments, elle-même aussi me donnait de la constance de supporter ce que je pensais lui être agréable. Pantesmon partit et je partis aussi, lui, pour moi, mal satisfait, et moi, pour lui, entièrement désespéré. Voyez comme Amour nous châtiait l'un par l'autre.  
  Or dites-moi, je vous supplie, sage Nymphe, eussiez-vous cru que j'eusse aimé si je n'eusse point ressenti un coup si sensible, et le ressentiment pouvait-il être moindre que de me retirer, ou pour le moins pouvait-il être accompagné de plus de discrétion que de n'en parler à personne ? J'avoue que j'essayais de ravoir ma liberté ; et lorsque je trouvais plus de difficulté à démêler les liens dont elle me tenait pris, je dis plusieurs fois en moi-même qu'il fallait couper ceux qui ne pouvaient être dénoués. Et sur le point que je faisais le plus d'effort contre ma volonté, il est vrai qu'elle m'envoya l'une de ses amies. Mais quel pouvais-je penser que fût ce message qu'une continuation de sa tromperie ? Était-il possible de démentir de si fidèles témoins que mes propres yeux ? Et sur cette créance je lui fis, tout en colère, la réponse dont elle se plaint, à savoir, qu'un clou chasse l'autre. Mais quel moindre reproche

[ II, 9, 583 ]

lui pouvais-je faire, ayant opinion d'avoir été si ingratement trahi ? Outre que j'y étais obligé par les lois de mon affection, qui ne me pouvaient permettre de lui mentir à cette fois, non plus que je n'avais jamais fait par le passé. Si elle le prit autrement que je ne l'entendais, son innocence en était cause, et l'erreur en quoi j'étais me faisait parler ainsi. Je voulais bien qu'elle connût que je savais qu'une autre amour avait chassé la mienne de son cœur, et toutefois la crainte que j'avais de lui donner du déplaisir m'a jusques ici privé de mon plus grand contentement. Car lorsque quelquefois je me résolvais de lui faire les reproches que je pensais être dignes d'une si grande trahison, Amour, qui a toujours eu le plus de force sur mon âme, m'en empêchait et me faisait changer d'avis, en me disant que ce serait trop offenser celle que j'avais tant aimée de lui faire honte d'une si grande faute et tant indigne d'elle, et que je me devais contenter d'être hors de la tromperie où j'avais été si longuement retenu. Je crus ce conseil très mauvais pour moi ; car c'est sans doute que si, dès le commencement, je lui eusse dit ce que j'avais vu, elle m'eût raconté ce qu'elle avait fait, et ainsi j'eusse eu autant de bonheur et de contentement que j'ai souffert depuis de sanglants déplaisirs. Au contraire, m'éloignant entièrement d'elle, je ne pus de longtemps savoir que Pantesmon ne la voyait plus, et le mal était que même je n'osais demander de leurs nouvelles pour ouïr chose qui accrût mon regret. Enfin mon amour

[ II, 9, 584 ]

plus forte que ni ma résolution, ni ma colère, me ramena peu à peu auprès d'elle, et dès la première vue, ayant oublié tous les outrages que je pensais avoir reçus, me voilà plus à elle que je n'avais jamais été. Mais quelle la retrouvai-je ? C'étaient bien ces mêmes yeux, cette même bouche, et cette même beauté, mais non pas cette même Doris qui, à mon départ, n'estimait que Palémon, n'aimait que Palémon, et ne caressait que Palémon. À ce triste retour, je ne vis plus que dédain, je ne reconnus que haine, et ne ressentis que rigueur ; de sorte que jusques ici il m'a été impossible de lui faire entendre le sujet que j'avais eu de m'en retirer, parce que jamais elle n'a voulu souffrir que je lui aie parlé qu'à discours interrompus. Or si toutes ces choses ne sont des preuves d'une très fidèle et très violente affection, je ne veux point qu'elle me fasse de grâce, encore, ô grande Nymphe, que la grâce que je demande n'est point pour faute que j'aie faite contre l'Amour, mais seulement pour l'ennui que je lui puis avoir donné en l'aimant plus, peut-être, qu'elle ne voulait, ou qu'elle ne croyait pas. Que si l'amour me permettait de me plaindre d'elle, aussi bien que je le pourrais faire avec raison, je dirais qu'elle a fait un tort extrême à l'Amour, à Doris et à Palémon. Car Amour se peut plaindre qu'elle a éteint les feux qui étaient allumés en elle d'une si pure flamme que la vertu même n'eût point été offensée d'en brûler ; elle les a éteintes, dis-je, pour allumer celles du dépit, si noires de fumée, qu'au lieu d'éclairer, elles ne remplissent

[ II, 9, 585 ]

son âme que de ténèbres et de confusion. Mais Doris se plaindra bien davantage qu'une si légère opinion l'ait rendue parjure, lui faisant rompre les serments si souvent rejurés à ce Berger désastré, de ne changer jamais de volonté. Et que pourrait-elle répondre à Palémon s'il lui disait : Est-il possible, méconnaissante Bergère, que tant d'années de service, tant de témoignages d'affection, et tant d'assurance de ma fidélité, ne vous aient pu ôter la croyance que si désavantageusement vous avez conçue de moi ? Et bien ! J'ai été jaloux : mais ne sont-ce pas des fruits de l'amour ? Pourquoi non jaloux si amoureux ? Et de qui jaloux, sinon de ce que j'aime ? Et toutefois soit ainsi que cette jalousie soit une faute, et qu'il la faille punir, le juge n'est-il pas cruel qui égale le supplice au péché ? Or sus, qu'il soit encore permis de l'égaler, et que œil pour œil, et bras pour bras, doive expier la faute, comment est-ce qu'étant jaloux de vous, je devais être puni ? par le même supplice, c'est à dire que si je vous offensais étant jaloux de vous, vous me deviez châtier étant jalouse de moi. Ô que cette action eût été glorieuse et digne véritablement d'une personne qui aimait ! Mais, me direz-vous, vous vous êtes éloignée de moi, vous m'avez quittée, et vous êtes rendue incapable de ce traitement. Et bien ! faisons la même ordonnance de punition contre cette faute que contre la première. Je me suis éloigné de vous : il faut que vous vous éloigniez aussi de moi. Mais quoi ? Peut-être l'avez-vous déjà fait, et qui sait si en cet éloignement

[ II, 9, 586 ]

vous ne m'avez point plus offensé ? Posons toutefois que la chose soit égale. Puis donc que vous me voulez châtier tout ainsi que je vous offense, et non point davantage, à cette heure que je retourne à vous avec déplaisir extrême de tout ce qui s'est passé, n'êtes-vous obligée d'en faire de même ? Me voici à vos genoux avec les repentirs les plus cuisants qu'un amant puisse ressentir : est-il possible que votre courroux se puisse étendre plus outre, et que le souvenir de ce que je vous ai été ne vous émeuve à me rendre le bonheur duquel le souvenir des offenses que vous avez opinion d'avoir reçues de moi m'a privé depuis un si long siècle ? Donc Amour qui est le plus grand de tous les Dieux, et qui est la chose du monde la plus forte, à ce coup cédera sa place à l'offense et au dédain. Ainsi dit Palémon, et déjà Léonide et Chrisante se préparaient de dire ce qui leur en semblait, quand l'autre Berger se hâta de leur faire entendre ses raisons de cette sorte :

HISTOIRE  
DU BERGER ADRASTE.

  Je vous conjure, grande et puissante Nymphe, et vous sage et vénérable Chrisante, de surseoir le jugement que vous voulez donner jusques à ce que vous m'ayez ouï, et vous fais cette adjuration par le plus sincère, fidèle et

[ II, 9, 587 ]

patient amour qui jamais ait été, afin qu'avec une plus grande connaissance de notre différend vous puissiez mettre une juste conclusion à nos peines et inquiétudes. J'ai aimé cette Bergère depuis le berceau, et tant s'en faut que j'aie jamais cessé de l'aimer, que, comme en toute autre chose, je suis toujours allé croissant en la volonté que j'ai de lui faire service. J'ai souffert ses dédains, j'ai patienté que son amitié devant mes yeux fût toute à un autre. La longueur du temps ne m'a point diverti de mon dessein, ses rigueurs ne m'en ont point distrait, et je n'ai pu toutefois jusques ici lui faire changer la moindre de ses cruautés. Je sais que les défaveurs qu'elle me faisait étaient par elle mises en compte de faveurs à Palémon, qu'ensemble ils se sont moqués de mon amour et de ma patience, et que trop cruellement elle m'a méprisé. Mais à quoi m'a servi cette connaissance, sinon à rendre ma vie plus fâcheuse, et à rengréger davantage mes insupportables déplaisirs ? Car ils ont été tellement inutiles à me divertir de son service que, plus j'y rencontrais de difficultés et de peines, plus se renforçait la violence de mon affection. Dieux ! qu'un homme atteint de ce mal est peu sage ! Et combien a-t-il peu de pouvoir de rechercher guérison, puisque même sa volonté n'y peut consentir ! Tous ceux qui me conseillaient contre Amour étaient mes ennemis déclarés, et quoique l'espérance même ne pût trouver place parmi mes désastres, mon affection toutefois s'est-elle changée ? s'est-elle lassée ou seulement s'est-elle alentie ?

[ II, 9, 588 ]

Nullement, grande Nymphe. J'aimerais mieux la mort que de diminuer ma flamme de la moindre étincelle qui me brûle. Elle m'a vu souvent fondre en pleurs devant elle, elle m'a vu tomber à ses pieds hors de sentiment. Mais ni mes pleurs, ni ma prochaine mort, n'ont rien davantage acquis envers elle qu'un mépris et une moquerie, de laquelle un juste ressentiment m'eût pu faire prendre vengeance sur Palémon, si mon amour eût pu consentir que j'eusse voulu déplaire à cette cruelle. Mais cette passion de vengeance était trop faible pour me porter à semblable dessein, et quelque opinion qu'elle ait de moi, si sais-je bien qu'elle ne peut en rien reprendre mon affection, et que sans outrecuidance je me puis donner le nom véritable D'AMANT SANS REPROCHE. Car la jalousie n'a jamais trouvé place en mon âme, comme elle a fait en ce trop aimé Berger, ni jamais je n'ai, seulement avec le penser, trouvé nulle de ses actions mauvaises. Amour me soit témoin que même les rigueurs que j'en recevais m'étaient chères, quand je me ressouvenais qu'elles étaient agréables à cette belle Doris. Et encore que je n'aie point été tant disgracié en mes autres fortunes que quelque Bergère peut-être ne m'ait regardé de bon œil, si suis-je très assuré que je n'ai point rendu de faibles témoignages de ma fidélité. Aussi Amour pour ne laisser tant de dédains impunis, et pour n'abandonner entièrement sans secours une amour si innocente et pure que la mienne, (encore certes

[ II, 9, 589 ]

que ce n'a pas été à ma requête, car je ne lui demandai jamais vengeance, mais assez de patience seulement) a permis, comme je crois, qu'elle ait ressenti des amertumes, dont elle m'abreuve depuis si longtemps, par le divorce d'elle et de ce Berger. Mais avant que Palémon l'ait aimée, depuis qu'il l'a aimée, quand il s'en est éloigné, et quand il est revenu, qu'elle dise si elle n'a pas toujours vu une extrême affection en moi, et si jamais elle a reconnu cette affection altérée pour quelque traitement qu'elle m'ait fait. J'ai été le premier qui l'ai servie, je suis le seul qui ai toujours continué, et comment que je sois traité, je serai le dernier qui conserverai cette volonté, pour le moins ce sera celle qui m'accompagnera dans le cercueil.   
  Je ne lui remets point ces choses devant les yeux pour reproche, mais pour la vérité seulement ; vérité toutefois que je voudrais bien vous pouvoir représenter avec des paroles qui lui donnassent de moins fâcheuses souvenances, car telles appelé-je celles de mes services passés pour elle. Et encore que sa cruauté ait été telle envers moi, si faut-il que je l'excuse en quelque sorte, puisqu'étant engagée à Palémon, elle eût peut-être offensé sa fidélité de faire autrement. Mais à cette heure que, Dieu merci, elle l'a quitté, quelle raison peut-elle alléguer pour couverture de sa cruauté, puis même que, dès qu'elle a commencé de parler devant vous, elle vous a dit qu'elle avait aimé Palémon parce qu'elle avait jugé être très raisonnable d'aimer celui de qui l'on est aimé. C'est suivant son jugement même

[ II, 9, 590 ]

que je requiers le vôtre, ô grande Nymphe, vous jurant par elle-même, qui est bien le plus grand serment que je puisse faire, que jamais beauté ni destin ne causèrent une plus grande, plus sincère ni plus fidèle Amour que celle d'Adraste envers la belle Doris.   
  Adraste finit de cette sorte son discours, avec tant de démonstration d'une parfaite amour que ceux qui l'ouïrent ressentaient une partie de sa peine. Et la Bergère Doris, voyant qu'il ne voulait plus rien dire, après une grande révérence, répondit avec telles paroles :  
  - Grande et sage Nymphe, j'ai beaucoup de regret pour le repos de ce Berger que tout ce qu'il vous a dit soit véritable, car il me déplaît bien fort qu'il soit si mal traité pour l'affection qu'il me porte, encore que vous jugerez bien, m'ayant ouïe, qu'il n'y a point de ma faute, et que ç'a été lui seul qui opiniâtrement a poursuivi son malheur. La première fois qu'il me déclara sa volonté, nous étions tous deux si jeunes que malaisément eût-on pu penser ni qu'il eût quelque ressentiment d'Amour, ni moi l'entendement d'en pouvoir comprendre quelque chose. Si bien que ce qu'il m'en dit ne m'émut non plus qu'une personne à qui la chose ne touchait aucunement. Depuis il fit un voyage assez long, et à son retour il trouva que je n'étais plus mienne m'étant déjà donnée à Palémon. De sorte que si, à la première fois, il avait eu occasion de se plaindre de mon ignorance, à la seconde il en avait bien davantage de se douloir de mon trop de connaissance. Mais de moi nullement ; car

[ II, 9, 591 ]

vous plaignez-vous, Berger, que n'étant point capable d'Amour, je ne vous aie point aimé ? Accusez-en la Nature, accusez-en les Ordonnances auxquelles elle nous a soumises. Et trouvez-vous étrange que je ne vous puisse aimer quand ma volonté n'est plus mienne ? Il faut que vous en fassiez de même de ce que je n'ai qu'un cœur, que je n'ai qu'une âme et qu'une volonté. Mais vous pouvez avec plus de raison vous plaindre (et c'est, ce me semble, la seule plainte que vous devez faire) que vous soyez venu vers moi trop tôt et que vous y soyez retourné trop tard, parce que quand vous dites que je ne vous ai jamais regardé qu'avec dédain, et que j'ai été si retenue à vous favoriser, si vous preniez bien mes actions, vous connaîtriez que vous m'avez plus d'obligation en cela que si j'avais fait autrement. Car si vous eussiez reçu quelque satisfaction de moi, jugez à quelle extrémité votre Amour fût parvenue, puisqu'ayant usé envers vous de tant de rigueurs vous la ressentez toutefois si grande. Et vous ressouvenez, Adraste, que les faveurs que vous eussiez reçues de moi eussent été plutôt rengrègement que soulagement de votre mal. Outre que même elles ne vous pouvaient être accordées sans beaucoup offenser la sincère amitié que j'avais promise à Palémon. Que si j'avoue qu'il soit juste d'aimer qui nous aime, je ne dis pas qu'il soit injuste de n'aimer pas tous ceux qui nous affectionnent ; autrement il n'y aurait point de fidélité ni d'assurance en amour, et vous-même, s'il était

[ II, 9, 592 ]

ainsi, devriez être obligé de rendre à la Bergère Bybliene qui meurt pour vous une amour réciproque. Mais j'ai bien voulu dire qu'une fille, se trouvant libre de toute autre affection, peut sans reproche aimer celui qui l'aime, s'il n'y a point d'autre occasion de haine que cette Amour : or, en ce qui se présente entre vous et moi, il n'y a rien de semblable, puisqu'étant engagée ailleurs, je ne pouvais faire une nouvelle amitié avec vous sans la ruine de celle que j'avais déjà. Si je vous l'ai dissimulé, ou si je vous ai entretenu de paroles, plaignez-vous de moi, car ce sera avec raison ; mais si je vous en ai toujours parlé fort franchement, que ne reconnaissez-vous l'obligation que vous m'en avez ? Et ne vous arrêtez point à publier celles que je vous ai pour m'avoir si longuement aimée : ne vous ai-je pas mille fois supplié, conjuré, voire commandé, autant que j'ai eu d'autorité sur vous, que vous missiez fin à cette affection ? Et lorsqu'avec plus de violence je vous en ai requis, ne m'avez-vous pas toujours répondu que vous le feriez si vous pouviez vivre et ne m'aimer point. Si vous avez continué, n'a-ce point été pour votre considération, et non pas pour la mienne ? Mais, grande et sage Nymphe, voici, selon que j'ai pu considérer par ses paroles, ce qui l'a davantage déçu. Il a pensé sans doute que l'affection que je portais à Palémon était la seule cause qui m'empêchait d'avoir chère la sienne, et d'effet il n'a point su plutôt les dissensions de ce Berger et de moi qu'incontinent le voilà enflé d'espérance de parvenir à ce qu'il avait tant

[ II, 9, 593 ]

désiré, et pour n'en perdre l'occasion, m'a tellement pressée depuis ce temps-là qu'avec raison je le puis plutôt dire mon ennemi que mon ami, voire, si la discrétion ne m'en empêchait, plutôt importun que serviteur. Mais il a bien été déçu par cette opinion, et n'a pas considéré que jamais cette amitié ne se perdrait que je ne perdisse ensemble tellement toute puissance d'aimer qu'il ne serait plus en moi d'en ressentir les effets.   
  Ainsi paracheva Doris, Adraste voulait répliquer, lui semblant d'avoir beaucoup de raisons pour alléguer au contraire, quand Léonide lui fit signe de la main qu'il se tût, et tirant à part Chrisante, Astrée, Diane, Phillis, Madonthe et Laonice, leur demanda de quel avis elles étaient. Mais parce qu'elles furent longtemps à se résoudre, et que ces Bergers qui n'étaient point appelés à leur conseil ne pouvaient demeurer sans rien faire, Hylas fut le premier qui s'adressant à Doris : - Il n'y a que vous au monde, lui dit-il, qui vous fâchez d'être trop riche. - Comment l'entendez-vous ? répondit-elle. - Je veux dire, ajouta Hylas, que vous ne devez pas seulement recevoir ces deux Bergers qui vous aiment (pour témoignage que vous êtes belle !) mais tous ceux encore qui se voudront donner à vous ; car c'est honneur à une fille d'être aimée et recherchée de plusieurs, outre la commodité qui s'en peut retirer. - Je crois, répondit froidement Doris, que cela serait bon pour celles qui veulent être estimées belles, et ne le sont pas, ou bien qui préfèrent cette vanité dont

[ II, 9, 594 ]

vous parlez à un repos et à un solide contentement. - Si c'est bien d'être aimée, répliqua Hylas, plus vous le serez et plus vous aurez de bien. - Et si c'est mal, ajouta Doris, plus je serai aimée, et plus j'aurai de mal. - Il est vrai, reprit Hylas, mais quelle apparence y a-t-il que ce soit mal d'être aimée de plusieurs ? - Ils nous haïssent à la fin, répondit-elle. - Oui bien, repartit-il, si vous ne les contentez. - Comment, ajouta Doris, en satisfaire plusieurs, puisqu'il est impossible d'en contenter un seul ? - Et quoi ! continua Hylas, vous n'estimez point d'avoir plusieurs serviteurs ? - Ils deviennent enfin nos ennemis, dit la Bergère, et lorsqu'ils nous aiment, ils nous importunent plus qu'ils ne nous profitent. - Il faut, ajouta-t-il, avoir soin de les conserver. - La peine, répliqua Doris, surpasse le plaisir. - Si est-ce, continua le Berger, que les Dieux ne se sentent point importunés que plusieurs chargent leurs autels de sacrifices. - Il est vrai, répondit-elle, mais c'est aussi un particulier privilège des Dieux de pouvoir faire du bien à plusieurs sans se donner de la peine. - Il me semble, dit Hylas, que puisque l'amour dépend de la volonté, et que, puisque la volonté s'étend à tout ce qu'il lui plaît, il n'y a pas grande peine d'aimer diverses personnes. - Les amants de ce siècle, répondit-elle, ne se contentent pas de la volonté, ils veulent posséder en effet. Et quand cela ne serait pas, je ne laisserais de croire impossible que la volonté se puisse en même temps donner toute à des personnes séparées. - Il faut, répliqua-t-il, ne leur en donner qu'une partie.

[ II, 9, 595 ]

- C'est, répondit la Bergère, ce que je crois encore plus impossible. Et quand il se pourrait, puisque l'amour d'un seul est si pénible, que serait-ce d'une si grande multitude ! - Vous n'en voulez donc aimer qu'un ? - Un, répondit-elle, est encore trop ; c'est pourquoi je n'en veux point du tout. - Et vous, Bergers, dit Hylas, s'adressant à Palémon et à Adraste, que dites-vous là-dessus ? - Nous faisons bien paraître, dit Palémon, que nous avons la même opinion. - Comment ? dit Hylas, l'on n'en peut aimer qu'un ? - Encore moins, répondit Palémon, puisque nous nous sommes mis deux pour en aimer une.   
  Les discours de Hylas eussent bien continué davantage, si la Nymphe, en s'en revenant avec toute sa troupe, ne les eût interrompus. Elle se remit donc en sa place, et chacun ayant repris la sienne, elle parla de cette sorte :

Jugement de la Nymphe  
Léonide.

  Encore que nous remarquions en ces différends qui sont entre nos mains plusieurs accidents qui semblent être contraires entre eux, si est-ce qu'il n'y a rien qui contrevienne à l'amour, car il n'est pas plus naturel à la flamme de se mouvoir et d'échauffer qu'à l'amour de produire ces dissensions entre ceux qui aiment ; et qui voudrait les ôter d'entre les amants n'entreprendrait pas

[ II, 9, 596 ]

une chose moins impossible que s'il voulait ôter le mouvement et la chaleur à la flamme. D'autre côté, considérant que ce n'est pas aimer que de ne se donner tout entièrement à la personne aimée, nous ne pouvons penser que ce ne soit une espèce de trahison de faire part de son affection à quelque autre. C'est pourquoi, toutes choses longuement débattues et sagement considérées, nous disons : que celui serait injuste, qui jugerait que l'amour se dût perdre pour une chose qui lui est si naturelle, ou diviser à plusieurs, pour quelque considération que ce soit. Et nous déclarons que les dissensions et petites querelles sont des renouvellements d'amour, et que diviser ou changer une affection est crime de lèse-majesté en Amour. Et en conséquence de cela, nous ordonnons que Doris aimera Palémon, et que Palémon toutefois, assuré de la bonne volonté de Doris, lui donnera à l'avenir de meilleures preuves de son affection que celles de sa jalousie, qui à la vérité est bien signe d'amour. Mais comme la maladie est signe de vie, car non plus que sans la vie on ne peut être malade, sans amour aussi on ne peut être jaloux, toutefois, comme la maladie est témoignage d'une vie mal disposée, de même la jalousie rend preuve d'une amour malade. Et Doris, pardonnant et recevant Palémon en ses bonnes grâces, en oubliera tout ce qui lui aura déplu, considérant que l'amour, qui est une très violente passion, fait commettre plusieurs choses qui ne seraient pas approuvées de celui qui les fait s'il n'était atteint de cette maladie. Mais pour éviter les

[ II, 9, 597 ]

déplaisirs qu'elle a ressentis par le passé, nous voulons qu'ainsi que Doris traitera Palémon comme la personne du monde qu'elle aimera le plus, de même Palémon tienne Doris pour celle qui aura de plus de pouvoir sur sa volonté, d'autant que la puissance qui penche tout d'un côté, encore qu'elle soit permise volontairement, tombe enfin en Tyrannie. Et quant à l'infortuné et patient Adraste, nous ordonnons qu'il élise d'être à jamais exemple d'une fidèle et infructueuse affection, en continuant celle qu'il porte à Doris sans être aimé, ou rompant ses premiers liens par l'effort du dépit ou du désespoir, il satisfasse à l'amitié de celle dont il est aimé.   
  Tel fut le jugement de la Nymphe, qui en même temps fit trois effets bien différents en ces trois personnes : en Palémon, d'extrême contentement ; en Doris, d'un étonnement si grand qu'elle demeura sans parler ; mais en Adraste, d'un si prompt saisissement d'esprit qu'il se laissa choir en terre comme mort. De sorte que, cependant que Palémon, avec mille paroles confuses et mal agencées, essayait de remercier son juge d'une si favorable ordonnance, Doris, sans dire mot, tenait les yeux en terre, comme ne sachant si elle devait en être aise ou marrie. Et Adraste, couché de son long, quoique sans sentiment, ne laissait d'en causer un si grand de son ennui en ceux qui le regardaient que Doris même en fut touchée de pitié. Toute cette troupe accourut à lui, et lui rapporta tout le secours qui fut possible, et le voyant revenu, Léonide, accompagnée d'Astrée, et de ses compagnes, les

[ II, 9, 598 ]

laissa tous trois. Mais ils ne furent pas longtemps ensemble, car incontinent après, Palémon prenant Doris sous les bras s'en alla du côté de Montverdun, et Adraste les ayant accompagnés quelque temps de l'œil, et commençant à les perdre entre quelques arbres : - Or allez, dit-il, plus heureux que parfaits amants, allez et jouissez de votre bonheur et du mien, cependant que, contraint par une trop injuste ordonnance, j'irai payant de mes larmes, durant le reste de ma vie, le bien que vous posséderez. Ces paroles furent les dernières qu'il dit de longtemps d'un jugement bien sain ; car depuis son esprit se troubla de sorte qu'il en perdit l'entendement, et fit des folies si grandes que ceux mêmes qu'il faisait rire ne pouvaient s'empêcher d'en avoir compassion. Hylas, qui ne trouvait point de justice au jugement que la Nymphe en avait fait, soutenait contre tous que ce différend pouvait être terminé plus équitablement. Et parce que Léonide et Paris n'ignoraient pas l'humeur de ce Berger, ils furent bien aises, pour passer le temps, de le faire parler, et Paris à ce dessein prenant la parole : - Il me semble, dit-il, ma sœur, que vous avez fait un grand tort au pauvre Adraste, et que vous pouviez bien ordonner quelque chose de plus doux pour lui. N'est-il pas vrai, Hylas ? - Quant à moi, répondit le Berger, je crois que le Ciel a voulu punir par cette injuste ordonnance, la sottise d'Adraste, autrement il n'y avait apparence qu'il fût condamné de cette sorte. Mais j'avoue que l'imprudente et sotte passion à laquelle il s'est laissé conduire si longtemps ne

[ II, 9, 599 ]

méritait pas une moindre punition. - Voyez, Hylas, répondit la Nymphe, combien nous sommes différents d'opinion ! Tant s'en faut que l'amour qu'il a portée avec tant de constance à Doris et continuée avec tant d'opiniâtreté me semble punissable qu'il n'y a rien que je loue davantage en lui, et cela a été cause que je lui ai permis de la pouvoir continuer s'il lui plaît. - Voilà, dit Hylas, une permission bien favorable et avantageuse ! Il vaudrait autant que vous lui eussiez permis de prendre toute sa vie une peine très inutile. Je tiens, quant à moi, que c'est en cela que vous lui avez été trop rigoureuse, et s'il en eût appelé à moi, et que j'en eusse eu la puissance, je sais bien que j'eusse révoqué votre jugement. - Et quel eût été le vôtre ? dit la Nymphe en souriant. - Je les eusse, dit Hylas, rendus tous trois contents. - Je m'assure, interrompit Silvandre, que cette ordonnance sera bien digérée et qu'elle rendra preuve d'un bon jugement. - Il n'y a point de doute, dit Hylas, avec un haussement de tête, que qui voudra s'amuser aux mélancoliques humeurs de Silvandre ne jugera jamais bien de l'amour ! Mais si on veut regarder sainement pourquoi c'est que l'on aime, on dira que j'ai raison, et que Doris, Adraste et Palémon pouvaient être tous trois contentés. - Et comment se pouvait faire cela ? répondit la Nymphe. - En ordonnant, répliqua Hylas, que Doris les aimât tous deux, et que tous deux la servissent ; car par ce moyen ils eussent eu ce qu'ils désiraient, qui était d'être aimés d'elle, et elle en eût été mieux servie. Il n'y

[ II, 9, 600 ]

eut celui qui put s'empêcher de rire oyant un tel jugement, et Léonide plus que les autres, de sorte que, s'adressant à elle : - Il semble, dit-il, grande Nymphe, que vous vous moquiez de moi ? - Tant s'en faut, dit-elle, il semble bien mieux, Hylas, que vous vous moquiez de nous. - Excusez-le, Madame, interrompit Silvandre, il en parle selon sa pensée. - Si la vôtre, dit-il s'adressant à Silvandre presque en colère, est différente à la mienne, vous pensez très mal, et voudrais bien savoir sur quelle raison vous pouvez vous appuyer pour blâmer cette ordonnance ? Silvandre lui répondit froidement : - Le sens commun nous apprend que ce que plusieurs possèdent n'est à personne entièrement. Si plusieurs possèdent la bonne volonté de Doris, ni Adraste, ni Palémon n'en auront que leur portion ; mais en Amour, n'en avoir qu'une partie, c'est n'en avoir rien du tout. Diane prenant la parole, et s'adressant à Silvandre : - Pourquoi, dit-elle, parlez-vous de cette sorte à Hylas ? Ne savez-vous, Berger, qu'il n'entend pas ce langage ? - À la vérité, reprit Hylas, vous avez raison de vous en mêler aussi, car peut-être Silvandre n'a pas assez de babil pour confondre lui seul tout le reste du monde. Et puis se tournant vers Léonide : - Ouïtes-vous jamais, dit-il, grande Nymphe, une plus fausse opinion que celle de Silvandre ? N'avoir qu'une partie d'une chose, c'est n'en avoir rien du tout ; et qui jugera que dans une tasse il n'y ait point d'eau, parce que toute la mer n'y est pas ? Je voudrais bien savoir quel est le sens commun

[ II, 9, 601 ]

qui lui apprend une chose si fausse. Silvandre lui répondit : - Si l'amour, comme l'eau, pouvait être divisée et demeurer toujours amour, vous auriez quelque raison ; car l'eau est de telle nature qu'une seule goutte est aussi bien eau que toute la mer, et toutes les sources ensemble. Mais l'amour au contraire n'est plus Amour aussitôt que la moindre partie lui défaut. Et pour faire voir que je dis vrai, l'amour consiste principalement en l'affection extrême et en la perpétuelle fidélité. Si nous ôtons quelqu'une de ces parties, ce n'est plus Amour, et je crois qu'il n'y a personne en la compagnie, si ce n'est Hylas, qui ne l'avoue. - Et que sera-ce donc ? dit Hylas. - Ce sera, répondit Silvandre, le contraire d'amour ; car si l'extrémité défaut à l'affection, telle affection n'appartient non plus à l'amour que le froid au chaud, et si la fidélité manque à l'extrême affection, c'est une trahison, et non pas une Amour. Que si la fidélité y est, mais non pas continuée ou pour mieux dire, perpétuelle, ce n'est pas fidélité, mais perfidie. Voyez donc, Hylas, et confessez que j'ai eu raison de dire que qui n'avait qu'une partie d'Amour n'en avait rien du tout. Que s'il est vrai que l'amour soit quelque chose d'indivisible, comme eût-il été raisonnable d'ordonner à Doris qu'elle la divisât pour Palémon et pour Adraste ? À la fin de ses paroles, Paris reprit ainsi froidement : - Il me semble, Hylas, que nous avons la raison de notre côté, mais que Silvandre, par ses discours, s'acquiert l'opinion de toute la troupe qui le favorise ; et faut que je confesse que si vous ne

[ II, 9, 602 ]

lui répondez, je me sens presque contraint d'avouer ce qu'il dit. - Gentil Paris, dit Hylas, quoi que Silvandre en dise et quoi que vous en croyiez, la vérité ne se changera pas ! Et quant à moi, je sais bien que l'expérience est plus certaine que les paroles. Or Silvandre n'a que des paroles pour prouver ce qu'il dit, et moi j'ai les effets et l'expérience si familière que je n'en veux point chercher de plus éloignée qu'en moi-même. Car j'en ai aimé plusieurs tout à la fois, et sais fort bien, quoi qu'il veuille dire, que, véritablement, je les aimais ; et pourquoi Doris n'en pourrait-elle faire de même ? - Il y a plusieurs personnes, répliqua Silvandre, qui pensent faire des choses qu'ils ne font pas. Tous les artisans, mais plus encore tous ceux qui s'adonnent aux sciences et aux arts qui ne sont point mécaniques ont opinion de faire très bien ce qu'ils font, et y en a fort peu qui ne jugent leur ouvrage plus beau et plus parfait que celui de tout autre, et toutefois on voit bien qu'ils se trompent, et qu'il y a bien souvent de très grandes imperfections ; mais l'amour de soi-même, qui est presque inséparable du jugement, couvre ordinairement les yeux à chacun en ce qui le touche. Il en faut autant dire de Hylas, qui pense de bien aimer, et toutefois en est un fort mauvais ouvrier, et par ainsi qui voudra bien aimer, s'il ne veut errer, ne prendra jamais son patron sur lui. - Et sur qui donc ? interrompit Hylas, sera-ce point sur vous ? - Si quelqu'un, répondit Silvandre, le voulait bien représenter, le Patron que vous dites serait trop

[ II, 9, 603 ]

difficile, et ne crois pas que personne le puisse que Silvandre seul. - Voilà, lui répondit Hylas, l'une des plus grandes outrecuidances que l'amour de soi-même puisse produire. Que vous seul puissiez bien aimer ! - Je dis, répliqua Silvandre, que mon amitié est parfaite, et que vous ne sauriez y trouver rien à reprendre, et de plus que vous ne sauriez m'en proposer une autre qui le soit davantage. - Voyez, s'écria Hylas, quelle outrecuidance est celle de ce Berger, lui seul sait aimer, c'est lui qui donne les lois à l'amour, qui l'a fait venir du Ciel parmi les hommes, et qui mesure la grandeur et perfection de nos volontés ! Belle Nymphe, si ce ne vous est chose ennuyeuse, permettez-moi que je lui montre son erreur. Et lors, enfonçant son chapeau, et relevant un peu l'aile qui lui couvrait le front, mettant une main sur les côtés, et de l'autre accompagnant par des gestes la violence de sa parole, il lui parla de cette sorte : - Tu dis deux choses, Silvandre : l'une que ton affection est parfaite et ne peut être reprise, et l'autre que je ne t'en saurais proposer une plus accomplie. Réponds-moi pour la première : à ce qui est parfait peut-on ajouter quelque chose ? Je m'assure que tu diras que non, car s'il se pouvait, la chose aurait manqué auparavant de ce qu'on y aurait rapporté. La chose à laquelle on ne peut rien ajouter doit être venue à son extrémité. Et par ainsi il faut avouer que tout ce qui est parfait est extrême. Or si ton affection est parfaite, on n'y peut donc rien ajouter, et ne saurait se rendre plus grande qu'elle est, ni plus accomplie.

[ II, 9, 604 ]

Dis-moi donc maintenant : Qu'est-ce qu'Amour ? n'est-ce pas un désir de beauté et du bien qui défaut ? Mais si ton Amour est désir du bien qui défaut, avoue, par force, qu'on peut ajouter à ton amour quelque chose qu'elle n'a pas. De plus, tu dis qu'elle ne peut être reprise. Si je te demande que c'est que tu aimes, tu répondras que c'est Diane, et si, passant plus outre, je m'enquiers qui est cette Diane, tu diras que c'est la plus parfaite Bergère du Monde. Or réponds-moi : si cette Bergère est aussi parfaite que tu l'estimes, n'es-tu pas bien outrecuidé d'oser aimer une telle perfection, puisqu'il faut qu'il y ait de la proportion entre l'Amant et l'aimé ? Car je ne crois pas que ta présomption soit telle qu'elle te persuade que tu sois aussi parfait comme tu l'estimes. Je m'assure que tu me voudras reprendre de même faute pource que j'aime Phillis, que tu diras avoir beaucoup plus de perfection que moi ; mais je suis de contraire créance à la tienne, premièrement, parce que je ne tiens pas Phillis telle que tu dis ta Diane. J'avoue bien qu'elle a de la beauté et du mérite, mais aussi ne suis-je pas sans l'un ni sans l'autre. Elle a de l'esprit, j'en ai aussi. Elle est sage, je ne suis pas fol. Bref, elle est Bergère, je suis Berger, et si elle est Phillis, je suis Hylas. N'y a-t-il pas quelque conformité entre nous ? Car, tout ainsi que je ne vaux pas tant qu'un autre ne puisse valoir davantage, aussi n'est-elle pas si belle qu'une autre ne la puisse être plus. De sorte que je puis dire pour répondre même à ce que tu m'as demandé que

[ II, 9, 605 ]

je te proposasse une plus parfaite amour que la tienne : que si quelqu'un veut bien aimer, il faut que ce soit comme Hylas, et non pas comme Silvandre. Car à quelle occasion aime-t-on, sinon pour avoir du contentement ? Mais quel plaisir peuvent avoir ces mornes et pensifs Amants qui vont continuellement serrés en eux-mêmes, se rongeant l'esprit et le cœur avec cette chimère de constance ? Diane, nous dira Silvandre, ne m'aime point : elle en aime un autre, et me méprise ; mais je ne laisserai de l'aimer et de la servir de peur d'être dit inconstant. Phillis, nous dira Hylas, ne m'aime point : elle en aime un autre, et me méprise ; pourquoi ne changerai-je pas cette ingrate et méconnaissante pour une autre qui m'aimera, et méprisera quelque autre pour moi ? Sera-ce de peur d'être taxé d'inconstance ? Ah ! mes amis, dites-moi quelle bête est-ce que cette inconstance ? Qui a-t-elle dévoré ? Ou bien quelle Maladie cause-t-elle, et qui est-ce qui en est mort ? Ou quel frère ou père a jamais eu occasion d'en porter le deuil ? C'est une imagination, ou plutôt une invention de quelque fine Amante, qui, se voyant devenue laide, ou prête à être changée pour une plus belle qu'elle n'était pas, mit en avant cette opinion, et la fit croire pour quelque chose de très mauvais. Et faut-il qu'un homme d'esprit s'y abuse, et qu'il passe sans sujet tout son âge en travaillant sans être soulagé ? Appellera-t-on cela Amour et constance, ou si, avec plus de raison, on ne lui doit point plutôt donner le nom de folie ? Quoi ! languir dedans le sein

[ II, 9, 606 ]

d'une vieille et ingrate maîtresse ! Ô erreur indigne d'un homme d'esprit et de courage ! Quand on dit vieille, ne s'ensuit-il pas de nécessité, laide ? Que si elle est vieille et laide, où est le jugement qui la tiendra pour être aimable ? Et quand on dit ingrate, n'est-ce pas autant que trompeuse, perfide, et dédaigneuse ? Mais si elle est telle, où est le courage qui pourra souffrir de se soumettre à une si outrageuse et indigne personne ? Que Silvandre ne me demande donc plus en quoi l'on peut reprendre son amour, et où l'on en peut trouver une plus parfaite, puisque je m'assure qu'il n'y a personne en cette troupe qui ne lui dise : Hylas aime, et Hylas seul sait aimer en homme d'esprit et de courage.  
  Le Berger inconstant finit de cette sorte, s'étant tellement ému par ses propres raisons qu'il en était tout en feu. Chacun sourit, et tourna les yeux sur Silvandre pour ouïr ce qu'il dirait, et lui, pour leur satisfaire, répondit froidement de cette sorte :  
  - Je pensais, Madame, devoir parler à un Berger, et en présence des Dames et des Bergères, mais à ce que je vois, c'est à un de ces Orateurs qui haranguent devant les autels de l'Athénée de Lyon, tant Hylas s'est laissé transporter à son bien-dire. Si voudrais-je bien toutefois (voyez combien je suis assuré de la bonté de ma cause) que celui de nous deux qui sera condamné fût aussi rudement châtié que ceux qui ont la hardiesse de parler devant ces autels sacrés, que l'on contraint, ayant été vaincus, d'effacer leur harangue avec la langue, ou d'être plongés dans

[ II, 9, 607 ]

le Rhône. - Cela n'est pas raisonnable, interrompit Hylas, et si j'en eusse été averti dès le commencement, j'eusse pris des Juges qui ne m'eussent point été suspects, et à tout hasard j'eusse fait mon discours de moins de paroles, afin, pour le moins, de n'avoir pas tant de peine s'il le fallait effacer. - Et comment, dit la Nymphe, vous nous jugez suspectes ! Et pourquoi avez-vous cette opinion de nous ? - Parce, dit Hylas, que vous croyez toutes Silvandre comme un oracle, et sous prétexte qu'il a été quelque temps aux écoles des Massiliens, vous admirez tout ce qu'il dit, et vous semble qu'il a toujours raison. - Non, non, Hylas, reprit incontinent Silvandre, ne refuse point le jugement de cette grande Nymphe, ni de la vénérable Chrisante, et te ressouviens que les Dieux ont plus ordinairement les pardons et les bienfaits en la main que la Justice et les châtiments. - Mais, dit Hylas, ces Bergères, de qui la condition ne les approche point davantage des Dieux que nous, y ont leurs voix, encore qu'elles ne jugent pas seules. - Ha ! Hylas, ajouta Silvandre, tu offenses leurs mérites et leurs beautés, qui peuvent bien les élever encore plus haut que la condition la plus relevée qui soit en terre. Mais ne crains rien, Berger, car je vois bien qu'il n'y a personne ici qui se dispose à la rigueur, et tout le châtiment que tu en dois attendre, c'est seulement la connaissance de ton erreur.   
  Tu dis donc, Hylas, qu'il n'y a point d'amour parfaite sans l'acquisition du bien désiré, parce qu'Amour n'est qu'un désir du bien qui défaut. Mais, Madame, avant que de

[ II, 9, 608 ]

répondre à ce Berger, il faut que je vous supplie très humblement de m'excuser, si, pour découvrir ses subtilités, je suis contraint d'user de quelques termes qui ne sont guère accoutumés parmi nos champs. Il m'y contraint, comme vous voyez, et me force, pour soutenir la vérité, de parler de cette sorte. - Or réponds-moi donc, Berger. Désire-t-on ce que l'on possède ? Tu diras que non, puisque le désir n'est que de ce qui défaut. Mais si l'Amour, comme tu dis, n'est qu'un désir, ne vois-tu pas que posséder ce que l'on désire, c'est faire mourir l'Amour, puisque personne ne désire ce qu'elle possède ? - Et comment, ajouta Hylas, on n'aime point ce que l'on possède ? Si cela est, j'aime mieux que tu aimes et que je n'aime point, afin que tu désires et que je possède. - Cela n'est pas, répondit Silvandre, ce que je dis, mais c'est pour te montrer que l'amour n'est pas seulement le désir de la possession, comme tu nous voulais persuader, et qu'au contraire cette possession la fait plutôt mourir que vivre. - Si ce n'est, répliqua Hylas, ce qui l'a fait vivre, c'est pour le moins ce qui lui donne sa perfection. - Ce n'est point cela encore, dit Silvandre, car elle n'est nullement nécessaire pour parfaire l'amour, tout ainsi qu'un Diamant est aussi parfait Diamant avant qu'être mis en œuvre qu'après que l'artisan l'a poli, parce que, si la perfection de l'Amour dépendait de cette jouissance, il ne serait au pouvoir de celui qui aime d'aimer parfaitement, puisque cette possession ne dépend de lui mais du consentement d'un autre. Et toutefois l'Amour

[ II, 9, 609 ]

étant un acte de la volonté qui se porte à ce que l'entendement juge bon, et la volonté étant libre en tout ce qu'elle fait, il n'y a pas apparence que cette action, qui est la principale des siennes, dépende d'autre que d'elle-même.   
  Mais soit ainsi qu'Amour ne soit qu'un désir, pour cela faut-il conclure, comme tu fais, à savoir qu'elle se peut augmenter en jouissant de ce que l'on désire ? Au contraire, si tu le considères, tu diras que l'amour en est moindre, parce que tu sais bien que notre âme ressemble en ceci à l'arc, et tout ainsi que plus la corde est tendue et plus il jette la flèche avec violence, de même notre âme pousse bien avec plus de violence les désirs dont les effets lui sont malaisés et défendus que ceux dont l'accomplissement est en sa puissance. Que si les désirs s'amoindrissent quand ils sont faciles, à plus forte raison quand ils seront assouvis. Mais si l'Amour n'est qu'un désir, comment peux-tu penser qu'il augmente par la possession qui diminue le désir ?  
  Ne dis donc plus, Hylas, que mon amour étant un désir ne peut être parfait sans la possession, et ne m'oppose plus, pour m'accuser d'arrogance, qu'il faut qu'il y ait de la proportion entre Diane et moi, car si tu nies que l'homme doive aimer Dieu, je t'accorderai ce que tu dis ; mais si tu avoues que c'est un des premiers commandements qu'il nous fait, je te demanderai, Berger, quelle plus grande disproportion y a-t-il entre Diane et moi que celle qui est entre le grand Tautatès et Hylas ? Et pour

[ II, 9, 610 ]

te sortir d'erreur, il faut que je t'explique encore ce secret mystère d'Amour. Nous ne pouvons aimer que nous ne connaissions la chose que nous aimons. - Ô ! s'écria Hylas, combien est fausse cette proposition ! J'ai aimé plus de cent Dames ou Bergères, et je n'en connus jamais bien une, et pour preuve de ce que je dis, aussitôt que je les trouvais ingrates ou dédaigneuses, je les laissais, et me retirais tout en colère de ce que je les avais estimées autres que je ne les trouvais pas. - Cette preuve que tu as faite, répondit Silvandre, est celle qui te doit faire avouer ce que je viens de dire. Car tu aimais ce que tu connaissais, c'est-à-dire qu'ayant opinion qu'elles eussent les perfections que tu jugeais aimables, tu les aimais, mais ayant reconnu la vérité, tu as laissé de les aimer, et par là tu vois que la connaissance de la perfection que tu t'étais imaginée était la source de ton amour. Et à la vérité, si la volonté dont naît l'Amour ne se meut jamais qu'à ce que l'entendement juge bon, n'y ayant pas apparence que l'entendement puisse juger d'une chose dont il n'a point de connaissance, je ne sais comment tu te peux imaginer qu'on puisse aimer ce qu'on ne connaît point. Je t'avouerai bien toutefois que tout ainsi que la vue se trompe quelquefois, de même l'entendement se peut décevoir et juger aimable ce qui ne l'est pas. Mais tant y a que l'Amour vient de la connaissance, soit-elle fausse ou vraie. Or cela étant ainsi, n'as-tu pas appris dans les écoles des Massiliens que l'entendement qui entend et ce qui est entendu ne sont qu'une même chose ? Et me dis, berger, puisque j'aime

[ II, 9, 611 ]

Diane, et que je ne la puis aimer sans la connaître, quelle plus grande proportion peux-tu désirer que celle qui est entre deux choses qui n'en sont qu'une ? - Te voici revenu, dit Hylas, d'où tu partis hier au soir. Et quoi, Silvandre, tu es encore Diane comme tu étais hier ? Vraiment, Diane, dit-il, se tournant vers elle, vous êtes un beau garçon, et vous, Silvandre, continua-t-il, s'adressant au Berger, vous êtes une belle pucelle. Crois-moi, Berger, que pour peu que tu continues, ta compagnie ne sera point désagréable, et que tu te rendras un fol aussi plaisant que jamais la Fontfort en ait produit en Forez. Chacun se mit à rire et Silvandre même ne s'en put empêcher, oyant la façon dont il parlait, et comment il expliquait ce qu'il avait dit. Cela fut cause que, reprenant la parole, il continua ainsi :  
  - Tu as raison, Berger, de te moquer de moi, puisque je ne devrais profaner ces mystères en te les communiquant ! Aussi ne le ferais-je si tu étais seul, mais j'y suis contraint pour ne laisser en erreur ceux qui nous écoutent. Et puisque tu ne veux recevoir ce que je t'ai dit, tu ne refuseras peut-être ce que tu viens de m'opposer en parlant de Phillis. Je veux dire que tu allègues pour une bonne raison l'opinion que tu as de ton mérite et de celui de Phillis, que tu n'estimes point tant que le tien ne le puisse égaler ; car si ta créance peut cela en toi, pourquoi ne veux-tu que celle que j'ai de moi en puisse autant à mon avantage ? Or je crois que la même proportion qui est entre le feu et le bois qu'il brûle est entre

[ II, 9, 612 ]

Diane et moi ; que si tu me nies ce que j'en dis, hé ! mon ami, pourquoi veux-tu avoir plus de privilège ? Mais je dirai bien avec assurance que Hylas n'aime point Phillis. Car qu'il y ait quelque chose plus parfaite qu'elle, je m'en remets à la vérité, et n'en veux pas être le juge ; mais que tu aies cette mauvaise opinion d'elle et que tu l'aimes, je dirai et soutiendrai bien qu'il est entièrement impossible, puisque l'une des premières Ordonnances d'Amour c'est QUE L'AMANT CROIE TOUTES CHOSES TRÈS PARFAITES EN LA PERSONNE AIMÉE. Et à la vérité, cette loi est très juste et fondée sur toute sorte de raison, car si l'amant doit plus aimer sa maîtresse que toutes les choses de l'Univers, ne faut-il pas, puisque la volonté le porte toujours à ce que l'entendement lui dit être le meilleur, qu'il l'estime plus que toute autre chose ? Mais ce n'est pas en cela seul que tu fais paraître que c'est Hylas que tu aimes et non pas Phillis, comme on voit en ce que tu dis que l'on n'aime que pour avoir son propre contentement. Les travaux que les amants reçoivent volontiers seulement pour faire service à celles qu'ils aiment font bien paraître le contraire, et n'as-tu jamais ouï dire que nous vivons plus où nous aimons qu'où nous respirons ? - C'est ce que je ne croirai jamais, répondit Hylas, tournant dédaigneusement la tête de l'autre côté, tous ces discours ne procèdent que de quelques imaginations blessées comme la tienne ! - J'avoue, dit Silvandre, que

[ II, 9, 613 ]

ces discours viennent de quelques imaginations blessées, mais celle d'un amant ne l'est-elle pas ? Malaisément, si cela n'était, nous verrait-on mourir de déplaisir pour la moindre parole que l'on nous dit, pour un clin d'œil, voire pour un soupçon ! Malaisément, nous verrait-on dédaigner tout repos, et tout autre contentement pour jouir un moment de la vue de la personne aimée. Mais si tu savais, Hylas, quelle félicité c'est d'affoler pour ce sujet, tu dirais que toute la sagesse du monde n'est point estimable au prix de cette heureuse folie. Que si tu étais capable de la comprendre, tu ne me demanderais pas, comme tu fais, quels plaisirs reçoivent ces fidèles amants que tu nommes mornes et pensifs, car tu connaîtrais qu'ils demeurent de sorte ravis en la contemplation du bien qu'ils adorent que, méprisant tout ce qui est en l'univers, il n'y a rien qu'ils plaignent plus que la perte du temps qu'ils emploient ailleurs, et que leur âme, n'ayant assez de force pour bien comprendre la grandeur de leur contentement, demeure étonnée de tant de trésors et de tant de félicités qui surpassent la connaissance qu'elle en peut avoir. Et contente-toi pour ce coup de savoir que le bien dont Amour récompense les fidèles amants est celui-là même qu'il peut donner aux Dieux, et à ces hommes qui, s'élevant par-dessus la nature des hommes, se rendent presque Dieux. Car les autres plaisirs dont tu fais tant de compte ne sont que ceux qu'un amour bâtard donne aux animaux sans raison, et à ces hommes qui, s'abaissant par-dessous la nature des hommes,

[ II, 9, 614 ]

se rendent presque animaux privés de la raison.  
  Et c'est en ce monstre, ô Hylas ! que tu dégénères, quand tu aimes autrement que tu ne dois, en ce monstre, dis-je, qui se fait bien paraître tel en toi, puisque, comme les monstres, il est sans proportion, que, comme les monstres, il ne peut produire son semblable, et bref, que, comme les monstres, il ne peut vivre longuement. Au contraire, mon Amour est quelque chose de si parfait que rien n'y peut être ajouté ni diminué sans faire offense à la raison ! Car, soit en la grandeur qui égale le sujet qu'il s'est proposé, soit en la qualité en laquelle la vertu ne peut rien remarquer qui lui puisse déplaire, je puis dire sans vanité qu'il est parvenu à la perfection. Que si j'ai dit que mon affection ne pouvait être reprise, c'est avec raison, puisqu'outre que celle qui l'a fait naître en moi ne produit jamais rien qui ne soit parfait, encore sais-je bien que les Dieux me châtieraient si j'osais offrir à une âme si parfaite une affection qui peut être blâmée.   
  Silvandre voulait continuer, lorsque Hylas, ne pouvant patienter plus longtemps, l'interrompit tout à coup de cette sorte : - Jusques à quand enfin, Silvandre, abuseras-tu de la patience de ceux qui t'écoutent ? Jusques à quand nous rempliras-tu les oreilles de tes vanités et de tes imaginations ? Et jusques à quand espères-tu que je puisse souffrir l'impertinence de tes paroles ? Toute la troupe qui était attentive au discours de Silvandre fut si surprise d'ouïr parler Hylas d'une voix si éclatante qu'après l'avoir considéré quelque

[ II, 9, 615 ]

temps, chacun se prit si fort à rire qu'il fut contraint de se taire. Et parce que la plus grande partie du jour était déjà passée, et que Léonide avait dessein de s'en retourner vers Adamas pour lui raconter ce qu'elle avait vu, elle dit à Hylas, lorsqu'il voulait reprendre la parole : - Non, non, Hylas, c'est assez disputer pour cette fois. La vénérable Chrisante n'a pas accoutumé de laisser son temple ni sa Bonne Déesse si longtemps sans les revoir ! Qu'il vous suffise, Berger, que nous savons bien que vous avez de fort bonnes raisons contre Silvandre, mais nous vous prions de les remettre à une autre fois !Et cependant nous nous en irons avec cette créance que si vous eussiez eu du loisir de parler, vous eussiez eu sans doute autant d'avantage sur ce Berger qu'il en emporte par-dessus vous. - Voilà que c'est, dit Hylas, à moitié en colère, il faut, comment que ce soit, que nous tenions toujours quelque chose de l'imperfection de notre nature. - Que dites-vous ? ajouta la Nymphe. - Je dis, répondit Hylas, qu'encore que vous soyez Nymphe, il faut que vous fassiez paraître que vous êtes femme, n'ayant pas la patience d'ouïr la vérité, et vous plaisant si fort aux flatteries de ce Berger qui vous trompe. - Vous ne m'offensez point, dit Léonide en souriant, de m'appeler femme, car véritablement je la suis et la veux être, et ne voudrais pas avoir changé avec le plus habile homme de cette contrée. Mais je ne sais pourquoi vous m'accusez de la faute que Silvandre a faite en rapportant de trop bonnes raisons, et de celle que Hylas a commise en lui répliquant si mal.

[ II, 9, 616 ]

  Il n'y a point de doute que Hylas eût répondu, s'il eût bien ouï la Nymphe, mais s'en étant allé de colère aussitôt qu'il eut achevé de parler, il n'entendit point ces dernières paroles. Et Léonide, voyant qu'il se faisait tard, après quelques discours communs, se retira en compagnie de la vénérable Chrisante et ses filles Druides au temple de la Bonne Déesse, et après le dîner, s'en alla trouver Adamas sans que Paris la voulût suivre, parce que l'affection qu'il portait à Diane était telle qu'il n'avait autre contentement que d'être auprès d'elle. La Nymphe donc s'en allant chez son Oncle, Paris prit le chemin contraire, et ayant retrouvé ces belles Bergères, s'arrêta avec elles presque tout le reste du jour.

"Astrée fonctionnelle, II, 9" Format Microsoft Word. 16/06/2015.   
Édition établie par Eglal Henein.  
©2005-2015 Tufts University (Medford, MA, É.-U.).  
Voir *Deux visages de* L'Astrée, https://astree.univ-rouen.fr.